

## Printemps 2003 (Ce que font les fleurs)

Maggie Blot

---

Number 115, Fall 2007

À table!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14101ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Blot, M. (2007). Printemps 2003 (Ce que font les fleurs). *Moebius*, (115), 77–86.

## MAGGIE BLOT

### *Printemps 2003 (Ce que font les fleurs)*

Entre les sexes, les genres ou les règnes, quelque chose passe.

Le devenir est toujours « entre » ou « parmi ».

Gilles DELEUZE, *La littérature et la vie*

Je vais manger des fleurs, tous les jours, après en avoir reçu. Et si je n'en ai pas assez, je vais les émietter, je diviserai les portions. J'en beurrerai mes toasts s'il le faut. La moisissure des fleurs est excellente. Texte sur les fleurs à connaître par cœur.

En ce printemps 2003, les fleurs font bizarre. Elles ont un drôle de statut, en effet, elles sont un extra, elles servent de décor, nous sourions en les voyant comme si nous étions étonnés qu'elles aient duré jusqu'à nous, jusqu'à notre ère, nous fronçons les sourcils, tout devient confus. Elles ont une stature de petite échelle. Printemps 2003 : Fleurs, vous me faites bizarre, vous me mettez bizarre. Et quand vous êtes présentées en bouquet – ou même seules, il est vrai –, on se doit de vous répondre. Mais répondre quoi ? Aux fleurs on peut répondre : « Oh, ça sent bon ! » et se dire aussi : « Ah, j'espère qu'elles vont durer longtemps ! », leur promettre qu'on va sortir leur tige de l'éprouvette, les plonger dans l'eau et autres produits dès qu'on a remercié, et sortir. Mais il est normal de répondre. Très rares sont les gens qui ne répondent rien, strictement rien, après avoir reçu des fleurs.

Les fleurs font bizarre, car il se trouve que notre nez est menacé ; nous nous sentons infimement menacés. D'ailleurs les spécialistes de l'odorat l'ont sûrement relevé :

quand on s'approche d'une chose pour la sentir, deux attitudes primitives sont possibles. La première : si l'on ferme les yeux pour le faire. On se livre alors avec abandon, dans la naïveté la plus sensuelle, et, les yeux fermés, on s'approche doucement, pour humer un grand coup, profond. On dirait que tous les pores, de la tête aux pieds, participent. La seconde : si l'on garde les yeux ouverts. Dans ce cas, l'attitude, la technique n'est pas du tout la même : on se penche à petits coups pour s'approcher de la chose à sentir, en regardant de chaque côté, comme avant de traverser la rue, puis on laisse entrer le parfum à doses calculées dans chaque narine, toujours prêt à reculer si le parfum est désagréable. Bête charmée ou bête traquée, même chose toutefois : le nez se penche vers sa mort possible, un dernier frémissement de la narine au cœur de la chimie atmosphérique. Et nous en redemandons. Nous redemandons des centres de fleurs, sanglants. Des capitules qui portent des fleurs rouges, des fleurs, plusieurs, et leur réceptacle vert, qu'on aperçoit à peine. Je me suis rendu sans être prête, et jamais je n'aurais pu être prête, vraiment prête, puisque l'on donne en ne connaissant pas la suite, qui appartient à celui qui reçoit. « Donner son sang au centre de transfusion » (voir « donneur »).



Petite, j'allais cueillir des fleurs sauvages dans le bois et des fleurs de mauvaise herbe sur les pelouses mal tondues : genre fleurs de trèfle. Je les mettais dans un pot de verre, surtout les pétales, etc. J'ajoutais aux fleurs de l'eau chaude du robinet. Moitié eau, moitié fleurs, à peu près, et je fermais le plus fort que je pouvais. Je brassais ensuite, vigoureusement, en agitant le pot, le plus fort que je pouvais. À la fin de cette opération, au bout d'une heure environ, l'eau était mauve. J'ouvrais le pot, et wow!, ça sentait si bon, le vrai bonbon aux fleurs. C'était pour fabriquer du parfum, que je diviserai en petites quantités, dans des mini-contenants à condiments Tupperware, afin d'en offrir à mes amis. J'avais testé sur moi : l'eau mauve ne sentait rien sur ma peau. Mais ça pouvait donner autre chose, sur d'autres peaux, ça pouvait marcher, j'avais

espoir. (Tout le monde sait que le secret est dans l'alcool. Je ne savais pas, nous ne savions pas encore.)



Le régime de fleurs mis en place aujourd'hui est fort nutritif. Texte sur les fleurs à connaître par cœur. « Le régime de fleurs est une attraction, une attraction non facile. C'est une capture de la tête. Un envahissement compact de l'espace. » Il vaut mieux cesser d'essayer de décrire ce que c'est, cette question ne compte pas. Le malaise ou la satisfaction de décrire ce que c'est, il vaudrait mieux le laisser à un fleuriste, à un botaniste, à un zoologiste, à une biologiste, à une architecte, à une souris. Ce qu'au printemps 2003 les fleurs font, ce qu'elles font là : je les mélange au caramel industriel que j'étends sur mes toasts le matin parce que je ne peux pas que les regarder, elles me rendent mal à l'aise, l'estomac noué. « Il est préférable d'attaquer, avec notre mâchoire animale, si nous voulons sauver notre propre flore intestinale. » Il s'agit là de sadisme emprunté. « Parfois, nous serions tentés de nous demander "Sommes-nous possédés ?!" ; possédés par quoi ?! possédés par quoi ?!?! » (Une maladie, que de vouloir posséder !)

Quand les fleurs sont reçues, au printemps 2003, un travail d'auscultation étrange s'opère : auscultation localisée, concentrée dans le menton. Quand on ne s'attend pas à recevoir des fleurs, et que l'on accourt, comme d'ordinaire, vers la porte d'entrée, qu'on ouvre la porte, et qu'apparaît, en première image et en premier lieu, un bouquet, ou une fleur, peu importe, quand les fleurs surgissent, le menton est surpris, il se rétracte, comme le cou d'une tortue. On recule de un ou plusieurs pas, car soudainement l'air est gorgé d'un règne qu'on reconnaît à peine. Le menton murmure, en sa caverne : « C'est de l'intimidation ou quoi?... »



« Toutes ces fleurs que j'ai mises là, c'est ma façon de montrer que je me réjouis de<sup>1</sup>... »

Il existe des fleurs accrochées dans l'atmosphère qui provoquent l'inquiétude, elles semblent dangereuses. Pourquoi ? Parce qu'elles sont encore visqueuses, leur couleur effraie et le siccatif n'a pas encore été appliqué. Elles remuent à l'intérieur de leur bulle comme un crachat qui ne sécherait jamais. On croit qu'elles vivent à l'affût du doigt qui les fera bondir ! Il ne s'agit pas de fleurs carnivores, non, il ne s'agit pas d'elles nécessairement. Les fleurs ordinaires suffisent. Elles sont dangereuses, elles aussi. Mais je les mangerai, aucun danger, nouveau régime. Quotidien, sur mes toasts tous les matins, s'il le faut.

Comme je descendais l'autre jour en bordure du chemin abrupt, je n'ai pas aperçu tout ce que j'écrasais. J'avais en sifflotant, et déjà ma digestion allait bon train. Chaque pas faisait descendre les aliments et le peu qu'il m'était donné de voir s'accumulait dans une mémoire évacuante qui voit tous les jours ses effectifs rire de moi.

« Que des fleurs carnivores figurent parmi les autres espèces environnantes ne change rien à ce que nous avons planifié : notre régime nourrissant peut aussi bien être composé de cette espèce grinçante. Nous voulons simplement nous faire cadeau de tout. »



Pour ma part, j'ai reçu il y a quelques semaines une fleur, toute seule, de format modeste. C'était bien : sa fragilité ne m'intimidait pas, et je pouvais la tenir à une main. Depuis que les grands formats sont prisés, je les espionne à peu près tous les jours, en me demandant si elles veulent que je les sente ; et ce, malgré le fait qu'elles embaument déjà abondamment. Leur fragilité géante me donne envie de les espionner, j'hésite encore à les manger.

1. Paroles d'une Irakienne, à la radio, le jour de l'entrée de l'armée américaine dans Bagdad.

Je ne suis pas sûre que les fleurs soient d'actualité. Elles sont tellement vertes. « Tellement grises, que même quand nous les posons rangées, alignées, leur expansion crée un désordre qui ne convient pas à celui que nous avons établi. Les fleurs, croyons-nous, doivent être mélangées au malaxeur pour que nous puissions encore les supporter. »

Quand on reçoit des fleurs, il est l'heure de se mettre à table, il est l'heure de s'asseoir, de se regarder les mains (nos propres mains, et celles de notre voisin, pleines de mystères, de stries inconnues, bourrées de gomme, desquelles les crimes abstraits émergent pour flatter l'imagination) et, si possible, ouvrir un peu la bouche, entre nous, en minimisant l'ouverture buccale. C'est-à-dire qu'il faudrait éviter, il me semble, que des interlocuteurs se décrochent la mâchoire, puis la laissent tomber, pour établir un contact. La paix se trouve en deçà de la mâchoire. Délicatement.

Les fleurs, même en papier, devraient être mises dans un pot, question de transfert, de transformation, par l'hôte (receveur) et vers lui, pour lui. C'est pourquoi je propose de les disposer dans un pot, n'importe lequel, un pichet à jus, un pot de verre, un vase de verre, peu importe, quelque chose qui ne soit pas troué, et dans lequel on puisse mettre de l'eau, avec, si on le désire, une boisson gazeuse, ou l'équivalent, même le champagne peut faire l'affaire. Mais au printemps 2003, je propose le sel. Ajouter du sel à l'eau, de la douceur, de l'intelligence, de l'esprit, un corps substantié, des gouttes qui proviennent de l'océan doux. Voilà mon mot. Les gros sabots avec leur gros sel, qu'ils retournent chez eux ! Qui prétend donner des fleurs à qui ? Qui les reçoit de qui ? Qui les donne à qui ? Des fleurs s'allument, des fleurs s'éteignent, qu'en faisons-nous ? Elles vivent dans l'éphémère, que faire ? Parfois, je voudrais m'arrêter, et croquer dans les fleurs, à table, sous le regard étonné des inquisiteurs de ce monde.

•

Écoute ceci : samedi soir, quand des amis sont venus chez nous, quel bruit ils ont fait autour des fleurs de ce printemps ! Pourtant ce ne sont que des fleurs, cueillies, emportées, ou livrées par le désir mûri en quelques heures, quelques jours, quelques semaines, une saison peut-être. Mais au moins, ces fleurs, au moins, elles ont, oui, elles ont, elles en ont, elles ont du panache, elles en veulent à la terre entière. Même si, franchement, quand on regarde une fleur, on la trouve malaisée, maigre, pensive, végétale, un peu anodine, moins musclée qu'une quenouille, plus flottante qu'une respiration humaine, parfumée sans intérêt profond, même si la fleur n'est pas un navire, au printemps 2003, on l'accueille, telle une petite frite dorée juste à point, une petite frite parfaite, seule, posée au milieu d'une assiette. On la regarde et l'on dit : « Oh ! qu'elle est belle ! » On la considère avec étonnement, et si l'on a faim, faim normale, faim en veille, même, on la considère avec appétit. Un appétit certainement frustré d'avance, perplexe, mais un appétit tout de même. (Vous voyez un peu, à l'analyse, où cela pourrait mener ?) Les fleurs au printemps 2003 créent un désir proprement pédophilique.

Les âges se mêlent, et de quel embarras sont les fleurs ! On se demande vraiment ce qu'elles font là. Et dans l'Ennui qui nous poursuit et nous assiège en Occident, nous voudrions manger des fleurs. « Pour mieux pouvoir les chier, et clamer tout-puissants : "Vive l'humus humain, le sol est engraisé ! J'ai engraisé votre sol, fleurs, j'ai engraisé votre sol, oui". Ensuite, les fleurs n'ont qu'à se taire. »

À la différence des unificateurs de ce monde, qui voudraient tout avaler, sans reste, je ne veux pas un carnage de fleurs, les fleurs ne sont pas de la viande, elles sont humaines, j'en veux pour preuve leurs hoquets de croissance quand elles ont trop consommé de vitamines, ainsi que leur différence qui entraîne des mondes entiers à se redéfinir chaque soir. On ne veut pas de carnage de fleurs, et je ne veux pas, car, très tendrement, je veux les étendre en portions ténues sur mes toasts le matin, pour connaître ce qu'elles font.

J'ai eu des fleurs sur réception. Je réponds.

Dernièrement, je ne cesse de recevoir des fleurs. Je dois répondre. Car même si je ne suis pas « chef de réception », et je ne le serai sans doute jamais véritablement, même si peu versée « dans l'art de "recevoir", [je] port[e] le titre de "chef de réception" » (Proust, *Robert*), même si je ne crois pas que ce titre me sied, je vais tenter de le revêtir, de lui rendre honneur. Ainsi, si un jour, à un moment inattendu, on cogne à ma porte, je me dirigerai neutralement vers la porte, déguisée en « agent de réception ».

Hier soir, j'ai vu à la télé une actrice qui ne savait pas comment recevoir des fleurs. Elle était grandiose. Sa décontraction timide lui enlevait les sourires trop justifiés. Enfin quelqu'un qui nous échappait !

Je fais partie des échappés ingrats, qui ne doivent rien aux équilibres prononcés, mais beaucoup aux équilibres nerveux, incontrôlés, ceux qui, jamais confirmés par personne, tombent en désuétude à chaque instant, toutes les fois qu'un nerf bouge.

Pour cette raison peut-être, recevoir des fleurs devient un risque, un flou, une incapacité. Personne ne m'a appris comment recevoir, non seulement des fleurs, mais toute chose offerte (un gâteau, des gens, des insultes, une tarte, un livre, des bateaux montés, un voyage, une poignée de main, un souper, un salaire, une chaise, un dessert...), et qu'est-ce que ça peut faire ? Qu'est-ce qu'on va faire de moi ? Comment va-t-on me sortir de cette imposture, de mon manque de savoir-vivre, de ma gentillesse universelle, qui n'est pas sans rapport avec une certaine ignorance ? On ne va pas m'en sortir, et à vrai dire, cela importe si peu, ou prou. Je pense que l'intelligence consiste en la faculté de s'en sortir. Le « savoir-s'en-sortir » est à notre époque mille fois plus important que le savoir-faire ou le savoir-vivre. Savoir-s'en-sortir ou savoir-s'en-extraire : la perspective change et laisse entrevoir de nouvelles rentrées, lesquelles

privéliegient non l'« entrée dans le monde », mais des « rentrées perpétuelles dans le monde ».

(Que je te subjugue, moi, en recevant tes fleurs, même en ne sachant trop comment faire. Et que tes fleurs subjuguent ma brutalité...)

La société d'actionnaires propriétaires de l'immeuble Ridgecrest nous a, cette année, souhaité un « joyeux printemps » et en a profité, avec l'arrivée du beau temps, pour nous aviser de certaines dispositions du règlement d'occupation. L'une de ces dispositions nous rappelle qu'« aucun pot ou bac de fleurs ne doit être suspendu à l'extérieur des balcons, aux fenêtres ou déposé sur les plateaux des fenêtres ». Cette disposition est un manque de savoir-vivre. Maintenant, il s'agit de savoir nous en sortir...



Pourquoi s'agit-il de fleurs ? Parce que je ne les ai pas commandées. Parce qu'elles m'ont été expédiées, plusieurs m'ont été expédiées ; en retour, j'expédie une réponse, qui élude volontairement la question « pourquoi m'avez-vous envoyé des fleurs ? », puisque la réponse, ne venant jamais de l'expéditeur, réside toujours dans l'interprétation du recevant ; la balle se trouve dans le camp du recevant ; et l'expéditeur est déjà en train de se laver les mains et d'attendre en secret. Il a son orgueil : son travail a été fait, est terminé, maintenant il a bien le droit de souffler – même s'il a le souffle en partie coupé par l'attente d'une réponse.

Alors, dès à présent, reculons un peu : pourquoi donc parler de « fleurs » quand la banalité qu'elles inspirent est puissante comme du vinaigre dilué dans une grande quantité d'eau ? D'abord, je n'ai pas à en assumer la responsabilité. Si vous n'avez pas envie d'entendre parler de fleurs, croyez-vous que j'en ai eu davantage envie, au départ ?! C'est en grande partie la faute de l'expéditeur. De la même façon qu'on n'a pas, selon l'expression populaire, « demandé à vivre », et que nous tentons tout de même, pendant toute notre vie, par la force des choses peut-être, dans la longueur de cette vie, de l'honorer, de l'essayer, de lui dire « O.K., c'est bon, je vais essayer »,

« O.K., oui, oui, je veux bien, on va voir ce qu'on peut faire », « O.K., j'aime ça, je suis vraiment dedans, je me sens vraiment prêt à le faire, O.K., ça me tente, j'y mets tout ce que je peux », « O.K., j'accepte », de la même façon je dis à l'expéditeur « tu n'aurais pas dû, c'est trop » ; par le fait même, de toutes les façons, je lui réponds, je lui dis O.K. pour un rendez-vous.

N'oublions pas le printemps 2003. Il se mange avec des baguettes utilisées par des convives qui les échappent à toutes les prises. Des mains qui ne savent ni prendre, ni manger, ni faire des pieds, des mains déconstruites qui ne savent plus que faire d'elles-mêmes, et qui pendent pires, dans leur pendaison sobre et sordide, pendent pires que des lacets délacés : [dans le geste de mendier] Pourriez-vous me couper les mains, s'il vous plaît ? Vos mains, les vôtres, le peuvent-elles ? S'il vous plaît. S'il vous plaît. Montrez-moi que vous pouvez encore faire quelque chose de vos mains, et coupez les miennes, je vous en prie, je vous en prie, dans une prière sans gestes. Au printemps 2003, les fleurs demeurent sur le sol : soit qu'on n'a pas eu la main de les cueillir, soit qu'elles n'ont jamais fait que tomber. Que tomber.



Hier soir j'ai vu un film qui posait la question : « Comment peut-on faire un film sur les fleurs ? ». C'est aussi la question que je pose : comment écrire un texte sur des fleurs ? (comment peindre des fleurs aujourd'hui ?) ; et qui plus est des fleurs appartenant à un certain printemps... Au moins, par cette dernière contrainte, une balise est posée. Il faudrait ajouter à propos d'un tel texte qu'on ne demande pas « pourquoi ? », mais « comment ? ». J'écris des réponses pour ces « comment ? » ; pas, donc, pour répondre à la question potentielle « pourquoi ces fleurs vous ont-elles été envoyées ? ». On préfère ne pas le savoir, et l'on préfère de loin qu'il n'y ait aucun mot de la part de l'expéditeur qui accompagne la (les) fleur(s) offertes. De toutes façons, nous ne sommes sûrement pas indifférents l'un à l'autre – nous, expéditeur-receveur-qui-devient-expéditeur-à-son-tour-et-comme-ça-jusqu'à-la-

fin-de-l'échange ; nous ne sommes pas indifférents l'un à l'autre, c'est déjà ça. Pour le reste, c'est-à-dire les degrés, l'intensité, la mesure, les capacités, le potentiel, nous n'avons aucun compte valable à rendre là-dessus, puisqu'il y a cet étranger, ce tiers, qui se tient entre nous et brouille les pistes : ce sont des fleurs qui contaminent tout, engorgent de leur pollen les canaux de bons sentiments, pollen qui tache à la vie à la mort.

Tous les jours nous devenons fleurs, car l'ère florale nous est acquise. Le printemps et l'été mêlés sont notre eau, notre sang, nous nous piquons au mélange printemps-été, les saisons de l'accompli. Nous devenons des puits de lumière et de couleurs. Et quoi que nous fassions, nous savons maintenant que nous sommes périssables, que notre viande est fragile comme un pétale frit.



Comme la Terre serait un champ d'amour si l'on déposait sur le corps de chaque mort quelques fleurs ! Sur chaque mort, absolument chaque mort, qu'il soit enterré ou pas, déchiqueté, méconnaissable, traîné dans la poussière... Des corps devant lesquels on s'arrête en baissant la tête, des corps gonflés de la respiration des vers et immobiles de froid, si tous ces corps, même ceux qui se décomposent à l'extérieur des limites d'un cimetière, si tous, sans exception, pouvaient recevoir encore quelques fleurs sur la tête, la Terre aurait les allures d'un champ d'amour. Une scène inénarrable, proche de l'hyperlubie, une image d'Épinal enfermée dans une bulle opaque, disons rose, qui flotte nulle part.

Mort, amour, maladie : flanqués de fleurs qui les attestent. Amour il y a fleurs. Sinon, non.